
Le Temps, jeudi 28 avril 2010 par Julian Sykes

L'extase à vif de Harvey

C'est une musique qui vous empoigne, qui vous harponne. Jonathan Harvey, compositeur anglais né à la fin des années 1930, écrit avec un sens aigu des contrastes, de la forme. Quand l'une de ses pièces se termine, on a le sentiment d'un accomplissement, d'une trajectoire. Ce sentiment, assez rare dans les concerts de musique contemporaine, s'est imposé mardi soir lors d'un concert donné par Peter Rundel et l'Ensemble Contrechamps au Studio Ansermet de Genève.

Comme d'autres compositeurs de sa génération, Jonathan Harvey s'est plongé dans le post-sérialisme, celui de Stockhausen et de Milton Babbitt à Princeton aux Etats-Unis (1969-70). Il a trempé dans l'électronique, à l'Ircam à Paris dans les années 1980, s'est rapproché du courant spectral – sans oublier l'influence de Messiaen – tout en conservant sa singularité. C'est un classique et un moderne.

Classique, parce que sa musique – même lorsqu'elle intègre des sections quasi improvisées comme dans le *Trio à cordes* – est profondément écrite, avec une oreille pour la polyphonie.

Moderne, parce qu'elle reflète un tempérament fort, épris de spiritualité, nourri à de nombreuses sources (les philosophies extrême-orientales).

Contrairement à d'autres (un certain Arvo Pärt...), Harvey ne s'échappe pas dans les brumes du mysticisme. Il y a une âpreté, une immédiateté dans sa musique, même dans les pièces les plus réfléchies. Des éclats les plus drus aux vibrations les plus infimes, une élévation a lieu.

Sprechgesang (2007) frappe par son écriture tendue et ramassée, dans une concentration d'effets (travail sur le souffle) que rend à merveille la hautboïste Béatrice Zawodnik et ses comparses. Très engagé, le violoniste Daniel Rowland, l'altiste Hans Egidi et le violoncelliste Olivier Marron traduisent les vertiges du *Trio à cordes* (2004), entre âpreté (une sorte de folklore réinventé) et frémissements. L'altiste Geneviève Strosser embrasse l'extase douloureuse de *Jubilus* (2003). *Gong Ring* (1984) est une pièce prodigieusement complexe, où l'importante percussion et le recours à l'électronique composent un puissant kaléidoscope d'impressions. Les différentes sections s'emboîtent en une dramaturgie organique.